

Montréal de Luxe

Daniel Canty

Révolution russe de 1917 : retentissements et silences
Numéro 262, automne 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88337ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Canty, D. (2017). Montréal de Luxe. *Spirale*, (262), 6–9.

Montréal de Luxe

Par Daniel Canty



J'attendais depuis des années l'arrivée à Montréal des géants du Royal de Luxe. Fin mai, trois d'entre eux ont arpenté les rues de notre ville. Ils m'ont semblé les mélancoliques descendants des géants de Rabelais, venus nous porter un message sur la place de Montréal dans la réalité de notre temps.

J'ai connu le travail de la compagnie par les récits émerveillés de Marie-Hélène, une amie qui a pratiqué l'architecture à Nantes. Puis j'ai lu *Royal de Luxe. 1991-2001* (2001) et *Le grand répertoire - Machines de spectacle* (2003), de gros albums cartonnés, abondamment illustrés, qui fournissent des satisfactions semblables à celles des livres d'images de nos enfances. Lorsque j'ai croisé Marie-Hélène et sa petite famille au dernier jour du parcours, elle m'a assuré reconnaître, parmi les équipages en redingotes rouges qui fourmillent autour des géants, des visages de l'époque. Les géants ont leur patine, leurs humains sont un peu plus gris. S'ils sont encore là à tirer aux cordages, j'ose croire que c'est parce que leur rêve a bien vieilli.

On peut suivre les géants jusqu'à la source des plus vieilles histoires, là où elles basculent du côté de la fable. *Pantagruel* nous assure que la France, culture d'exception, a été fondée par des géants. C'était là sagesse populaire au temps du bon docteur Rabelais. Cet «hostie de comique», comme dirait le Mille Mille de Réjean Ducharme, s'est donné pour mission, et pour loisir, de faire la chronique de ses estimés ancêtres. Cherchant à nous en communiquer l'intime démesure, il ne se contente pas de relater leurs faits d'armes, ou de détailler leurs études et leurs différends doctrinaires, il consacre aussi des pages entières aux détails de leur toilette, ou au contenu de leurs estomacs. Pour ce baladin-brodeur-baratineur, tout est excuse à langage.

François, on le sait, est, à l'égal de son contemporain Shakespeare, l'un des grands façonneurs du lexique moderne. Vu ses personnages de prédilection, et le sujet qui nous

concerne, l'expression anglaise «*a teller of tall tales*» est de mise. Cela dit, il ne nous laisse pas oublier que sa verve, aussi savante soit-elle, a quelque chose, dans son enthousiasme, de celle de l'écolier qui assure à un collègue qu'un homme gros a mangé, disons «1000 hot-dogs!» sans mourir, ni même vomir. Car il y a quelque chose de l'innocence de la langue, et des plaisirs les plus simples de la narration, dans la verdure des récits de Rabelais. On sent, sous toute la sophistication de ses jeux, battre un bon cœur, capable de s'émouvoir des joies les plus simples. Et on se souvient de la chair et du temps dont nous sommes pétris.

Les géants cultivent de semblables effets. La trame de leurs aventures est simplissime. Après une longue traversée transatlantique, façon King Kong ou Marguerite Bourgeoys, les géants s'éveillent, chacun de leur côté, dans une ville inconnue. Ils y chemineront l'un vers l'autre. Le Scaphandrier, un efflanqué au regard tristou, traverse la lumière de la ville comme un océan portatif. Il s'avère que la petite est sa nièce, brave orpheline dans sa robe verte, le regard rusé sous une frange de cheveux noirs. Xolo, chien noir bavant d'affection, circule de l'un à l'autre, plein d'une énergie joueuse. Entre eux, un sentiment s'affirme.

Les trois jours du déambulatoire sont émaillés de surprises - un tour de trottinette, une danse aérienne, un bond d'astronaute au-dessus d'un pont - et rythmés par les événements les plus simples : s'éveiller, prendre une douche, s'habiller, marcher, regarder, faire pipi, boire, manger, s'asseoir, danser, dormir... Bref, il ne se passe presque rien. Un peu comme dans un Nouveau Roman, mais en plus drôle. Tout cela me semble extrêmement français. Un orchestre de rockeurs de la vieille, installé sur une plateforme mobile, clôt la parade. L'esthétique de l'ensemble a des relents punks : Bérurier Noir et la Mano Negra, Jeunet et Caro... Et bien qu'étincelaient, partout au fond des paumes, les écrans noirs

des téléphones électroniques, nous étions à des lieux de la culture numérique.

Je suis un lettré, que voulez-vous. L'arrivée des géants m'a rappelé que la langue de Rabelais, qui est aussi la nôtre, est animée d'une sorte de remous incessant, aussi insistant que celui qui anime les vagues de l'Atlantique. Lire la prose de Rabelais à voix haute permet de gommer les incompréhensions de surface. Un tel investissement concourt à détendre les liens du lieu et du temps. On ressort de l'expérience avec l'impression d'avoir affaire à un contemporain.

Les géants sont muets. Mais autour d'eux, tout parle. «Dégoupillage de la cheville gauche!» Les marionnettistes dépêchent leurs ordres avec un pince-sans-rire et une précision irréprochables. La foule à leurs pieds bruisse de bribes magnifiques. Une voix d'enfant, dont je n'arrive pas à déterminer la source, demande : «Est-ce que le Scaphandrier est sorti du Saint-Laurent?» Une mère dit à sa petite fille, qu'elle tient au creux de ses bras : «Tu le vois. Il dort. C'est à cause du soleil.» Une autre se tourne vers son petit garçon, étonnée de pouvoir dire : «C'est en français, en plus, c'est rare.»

Je n'aurais su si bien dire. Les géants appartiennent à la langue française aussi certainement que nous-mêmes. Tenez, il m'est d'ailleurs arrivé de rappeler à certains interlocuteurs parisiens qui, amusés par la profondeur de mes nasales, avaient pris sur eux de l'imiter, que notre français, bien que pullulant d'une multitude d'emprunts aux poissons et aux plantes d'Amérique, et au patois des Anglais les plus pauvres, qui sont nos solidaires es souffrances prolétaires, est sans aucun doute plus proche de celui de François. Peut-être s'agit-il d'une vue de l'esprit. Il est en tout cas bien plus drôle qu'eux. J'ai pour mon dire que nous parlons un patois dont leur dialecte est la descendance. Ma visée n'est pas de m'engager dans une joute rhétorique, plutôt de m'approcher du cœur simple de mon propos.

Pantagruel nous assure que la France, culture d'exception, a été fondée par des géants. C'était là sagesse populaire au temps du bon docteur Rabelais.

Je vous l'assure à mon tour : *les géants ont participé à la découverte de Montréal.*

*

Rabelais publiait la suite de son *Bildungsroman*, *Gargantua*, au moment de la fondation de Ville-Marie, en 1534, apparue en rêve au sieur Jérôme Le Royer de la Dauversière, qui, sans y avoir mis les pieds, pouvait décrire la géographie qui accueillerait la ville, entre fleuve et montagne.

Depuis, Montréal a bien changé. On peut faire court : on aurait, vers la Révolution tranquille et l'Expo 67, remis nos pendules à l'heure mondiale. L'exposition universelle la plus courue de tous les temps fut le fruit d'une collaboration miraculeuse entre un groupe d'irréductibles Québécois et une poignée de sympathisants fédéraux. Ensemble, *yes we could*. Les *bulldozers*, cependant, ont eu vite fait de revenir sur le site de Terre des Hommes pour nous rappeler à la concrétude.

Comme vous, j'ai vu, au fil de ma jeunesse, Montréal affublée du sobriquet carnavalesque de «ville des festivals». Certains jours d'affliction, j'ai l'impression qu'elle est devenue le terrain de jeu d'une oligarchie de promoteurs culturels et de leurs alliés de l'industrie immobilière et du domaine de la construction. Nos

chaussées cariées, la démultiplication métastatique des condominiums, l'aménagement de places publiques qui semblent encore flotter dans les limbes vectoriels dont elles sont issues sont des indicateurs des pouvoirs profonds qui règnent ici-bas. À la montréalité *virtuelle* de notre ville mariale a succédé le *buildingsroman* de Montréal. L'événement, très souvent, supplée au rabais aux déficiences de l'urbanisme.

L'architecture en mouvement des géants a coûté autant qu'un long métrage québécois, ou qu'un petit immeuble. Je ne suis pas pour m'en plaindre : c'est de l'argent bien placé. Ce n'est pas toujours le cas. Écrire est une vocation difficile, n'est-ce pas? J'ai souvent été appelé à prêter voix à des compagnies héritières de l'Expo, fabricantes d'événements, d'expositions, d'identités, qui pululent à Montréal, pour leur fournir la moelle substantifique d'*expériences narratives*, c'est comme ça qu'on dit. Ces entreprises ont les moyens de nos talents. Je vois dans ces mandats une façon de contribuer à la vie de cette ville que j'aime, et de gagner ma vie. Malheureusement, dans cette forme de relation d'affaires, le travail de l'auteur est considéré comme du «contenu». Creuser. Remplir. Lisser. Le résultat d'un projet doit sembler le fruit d'une immaculée conception, que le client peut pleinement *s'approprier*.

Je ne m'oppose pas à m'effacer au nom du bien commun. Par contre, je souhaiterais que cette sagesse s'applique en retour aux donateurs d'ouvrage. Ils ne sont certes pas conscients des pauvres pécunes qu'on nous verse pour exercer notre licence poétique dans des publications comme celles-là. J'ai maintes fois fantasmé qu'à une certaine échelle d'actifs, le principe du 1% soit imposé aux industries culturelles. Dans ma version augmentée de la réalité, les studios les plus profitables seraient sommés de prêter leurs talents à de véritables projets d'auteur. Peut-être distinguerait-on, au-delà du scintillement multimédiatique qui nimbe notre ville, des lueurs plus profondes?

Je crois en ma vocation. Peu importe le rôle qu'on tient à faire jouer aux auteurs, je sais que la langue continuera de raconter sur nous des choses que l'on ignore. Par exemple, *Yes, we can* est un slogan qu'on pourrait traduire par *Oui, on canne*. Hosties de comiques.

*

Où est passée ma joie? Subirais-je l'influence délétère de ces cahiers critiques? Je ne vous cache pas que j'ai sauté sur l'occasion de jouer aux Lilliputiens en compagnie des citoyens de Ville-Marie. J'étais tout à mon écriture dans un café près du parc Jeanne-Mance, quand j'ai compris

qu'à un pas de là, les géants venaient d'entamer leur marche. La petite et son chien se sont éveillés sur le lieu même où le Congrès ecclésiastique de 1910, pieux prédécesseur de l'Expo, avait accueilli à Montréal un demi-million de catholiques venus du monde entier. Ma filature allait durer trois jours. La grisaille printanière s'est dissipée, pour céder la place à un grand soleil, et je ressortirais de ce pèlerinage la peau rougie comme un homard et attendri jusqu'à la moelle.

J'ai rattrapé la petite géante et son chien entre les immeubles postmodernes de l'avenue Maisonneuve, au milieu des employés de bureau à l'heure du lunch. Ils avaient l'air contents. J'ai été saisi d'une vive émotion, qui n'allait plus me quitter. La richesse des expressions des géants, la fluidité de leurs gestes m'ont convaincu

qu'ils étaient là avec nous, les vivants. Si c'est l'oligarchie qui a créé les conditions pour ce spectacle, c'est la présence pure des géants qui a remis la ville en mouvement. Avec eux, nous entrons de plain-pied dans l'entéléchie de Montréal : *«un être ayant en soi sa fin et sa perfection»* (dixit Aristote).

Des êtres de fiction circulaient dans les rues de notre ville, à la recherche l'un de l'autre. Trois jours durant, j'emprunterais des chemins de traverse, des ruelles et des passages dérobés, redécouvrant le relief de la ville pour aboutir le long des artères bondées. Je me fauilerais dans la chaleur de la foule, à la recherche de points de vue. J'ai vu des vieillards courir à mes côtés, caméra en main. Des enfants montés sur les épaules de leurs parents, qui étaient les hu-

mains les plus grands à la ronde, et à qui j'aurais aimé proposer des postes dans l'administration publique... Chaque jour, je croiserais des gens que j'aime, je ressentirais le relief oublié du terrain sous les rues, et la tendresse de ceux avec qui nous inventons nos vies.

Il faut se donner les moyens de ses ambitions. Les géants, partis à la rencontre de Montréal, prêchent par l'exemple. Ils sont venus nous rappeler que, peu importe la langue que nous parlons, nous sommes une espèce narrative. En les suivant, j'ai retrouvé la radiance d'une ville rêvée. Je persiste à croire qu'être ici, au cœur du temps, est un mystère fondamental. Que la vie est un miracle muet. Et qu'il est possible, certains beaux jours, de regagner l'impression qu'elle ne fait que commencer. ■



Photo : Vivien Gaumand